

Etats-Unis :

Le fossé religieux

Le texte qui suit a été écrit lors de la campagne électorale pour la réélection de George W. Bush en 2004

Si les Américains font souvent référence à Dieu, les Américains qui font de la politique y font référence parce que c'est une condition incontournable pour retenir l'attention des électeurs. La campagne présidentielle en 2004 a sans doute battu des records sur ce chapitre. C'est que la religion joue un rôle primordial dans la politique américaine. Etre catalogué d'anti-religieux est un handicap majeur pour tout candidat, qui doit donner des signes ostensibles de sa qualité de bon chrétien.

Si les Etats-Unis sont un pays où existe en principe la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il ne faut pas oublier que sa monnaie porte la devise « In God We Trust » (littéralement « En Dieu nous avons confiance »).

L'extrême difficulté pour tout candidat qui aurait ne serait-ce qu'un soupçon de mesures sociales dans son programme vient de ce qu'une idée est très profondément ancrée dans la conscience collective américaine : ceux qui adoptent des positions progressistes en politique sont nécessairement catalogués comme étant anti-religieux – quand ils ne sont pas carrément soupçonnés d'être des communistes. Le système est donc extrêmement bien « bétonné ».

Des enquêtes révèlent en effet que dans les éléments qui contribuent à définir les choix des électeurs quant au meilleur candidat possible, les déterminations religieuses vont grandissant. « Les Etats-Unis, après tout, sont un pays incroyablement religieux », écrit Eyal Press dans *The Nation* (« Closing the "religion Gap" », 30 août 2004) :

« Dès 1992, 14 % des électeurs interrogés par des enquêteurs après le vote, et qui déclaraient qu'ils assistaient fréquemment à des groupes de prière, soutenaient George H.W. Bush plutôt que Bill Clinton. Huit ans plus tard, en 2000, les mêmes électeurs étaient 20 % à soutenir George W. Bush plutôt que Al Gore. Aux élections du Congrès en 2002, les dévôts religieux préféraient les républicains à raison de 20 %, ce qui

poussa Mark Silk, professeur de religion de Trinity College, à dire : “Jamais auparavant dans l’histoire de l’Amérique les Eglises n’ont été aussi directement liées à un parti politique.” » (*Loc. cit.*)

L’auteur de l’article mentionné souligne que « le président Bush agrmente ses discours de langage biblique, autorise des groupes religieux à postuler pour des fonds fédéraux sans s’interroger s’ils font du prosélytisme, et engage des Eglises pour enregistrer les électeurs et l’assister activement dans sa campagne. Nous vivons, comme Philip Roth l’a sèchement noté, “dans la quatrième année du ministère de George W. Bush”. » (*Ibid.*)

Cette fusion évidente du religieux et du politique provoque certes des protestations, mais elle n’est pas massivement contestée. Pour un observateur extérieur, elle est incompréhensible s’il ne dispose pas de certaines clés. C’est que la notion de religion d’Etat n’est pas absente des traditions historiques américaines.

La révolution américaine, qui a abouti à l’indépendance de ce pays, était fondée sur des revendications politiques. Le discours des rebelles américains présentait l’Angleterre comme une tyrannie dont il fallait se libérer. Mais à y regarder de plus près, ce discours doit être quelque peu relativisé. En 1772, un esclave qui s’était enfui de Virginie et qui avait été trouvé dans les eaux territoriales britanniques a été réclamé par son maître. Un jugement a été rendu en faveur de l’esclave, au motif que la possession d’un homme par un autre n’était pas reconnue par la loi britannique ¹.

On sait beaucoup moins que la rébellion américaine était largement motivée par des préoccupations religieuses, essentiellement anti-catholiques et anti-anglicanes – ce qui revenait à la même chose pour les rebelles. Les rebelles américains s’étaient convaincus que les Anglais conspiraient non seulement pour les asservir à un roi tyrannique (sans doute parce qu’il faisait libérer leurs esclaves), mais aussi pour les asservir à une religion tyrannique, le catholicisme. L’anti-catholicisme féroce est incontestablement un des fondements de la république américaine.

¹ Cela fait partie de ces petites choses qui vous réconcilient (un peu) avec l’humanité. Le nom du juge mérite d’être retenu : Lord Chief Justice Mansfield. En 1765, Sir William Blackstone, spécialiste du droit, écrit : « Et cet esprit de liberté est si profondément ancré dans notre constitution, et enraciné dans notre sol même, qu’un esclave ou un nègre, du moment qu’il pose le pied en Angleterre, tombe sous la protection des lois, et en vertu de tous les droits naturels devient instantanément un homme libre. » Ainsi, le jugement de Mansfield n’était pas celui d’un franc-tireur. Cela dit, ça n’empêchait pas les armateurs britanniques de se faire des fortunes avec la traite négrière.

Revenons un peu en arrière. La monarchie anglaise est fondée sur l'anglicanisme : aucun monarque ne peut être autre chose qu'anglican². Les fonctions officielles de l'Etat ne pouvaient être tenues que par des anglicans. Cette procédure était réglementée par un décret, le « Test Act » qui instituait un serment d'allégeance à l'Eglise anglicane. A l'origine, cette mesure, ouvertement anti-catholique, était destinée à empêcher les « papistes » d'accéder à des fonctions politiques.

Bien que le « Test Act » fût à la longue devenu obsolète et contraire à l'évolution des temps et des mœurs, les tentatives faites par l'Etat pour le révoquer avaient été suivies en Angleterre par de véritables émeutes, comme ce fut le cas en 1780, lorsque les biens des catholiques furent pillés ou brûlés. En Angleterre, le « Test Act » fut révoqué en 1829, mais au Canada il le fut en 1774. Dans cette colonie, en effet, de nombreux Français, catholiques, s'étaient trouvés intégrés par l'annexion du Québec ; aussi, le Quebec Act autorisait-il les catholiques à exercer leur religion, et l'Eglise fut autorisée à prélever le denier du culte. Un nouveau serment d'allégeance fut mis en place permettant aux catholiques d'avoir des postes officiels.

Cela créa un véritable choc auprès des colons américains. En septembre 1774, le Congrès continental, s'adressant au public britannique, se déclara outragé « qu'un parlement britannique puisse consentir à établir dans ce pays [*le Québec*] une religion qui a provoqué un déluge de sang sur votre île ». Les rédacteurs de ce texte faisaient allusion à des événements datant du XVI^e siècle, lorsque Marie Stuart persécuta les protestants. Le livre de référence des protestants anglais contre le catholicisme était le *Book of Martyrs* de John Fox, qui raconte cette persécution avec force détails horribles. Les rebelles américains s'étaient persuadés que le Quebec Act allait faire déferler le catholicisme dans les colonies d'Amérique. Un journal, le *Pennsylvania Packet*, écrivit que jamais auparavant il n'y avait eu « une tentative aussi ouverte contre le succès de la religion protestante ». Il était donc acquis, aux yeux de l'ensemble des représentants des colons, qu'il y avait une sorte de religion d'Etat, le protestantisme, avec toutes ses variantes.

La tolérance accordée aux catholiques du Canada poussa les colons américains à entrer en guerre contre leur voisin du Nord, à envahir le pays

² Le roi Henry VIII (contemporain de François I^{er}) avait décidé en 1532 que ce n'était plus Rome, mais lui-même, qui était le chef de l'Eglise. Pour le reste, peu de modifications interviennent dans les rites et toute cette sorte de choses. Mais ensuite ça se complique : l'Eglise d'Angleterre (Church of England) se constitue en deux fractions : la « haute » église et la « basse » église (High Church of England et Low Church of England), constituée sur des bases sociologiques différentes : la première regroupe les couches supérieures de la société, la seconde les couches inférieures.

et à faire, brièvement, le siège de Québec. L'expédition du Canada était clairement alimentée par une rage anti-catholique qui a son fondement non seulement dans la conviction que le catholicisme était une erreur, mais aussi dans la certitude qu'il représentait le Mal.

Cette expédition fut un échec, et elle eut un effet inattendu : les Canadiens ne se joignirent pas à la rébellion de leurs voisins du sud contre la couronne britannique³. Il va de soi que les histoires officielles des Etats-Unis ne s'étendent pas trop sur cet épisode.

La conviction qu'eurent les Américains que la liberté de culte accordée aux catholiques du Canada allait conduire à la tyrannie politique et religieuse n'était évidemment fondée sur rien de concret. Mais pour beaucoup de protestants, l'Eglise Anglicane était assimilée au catholicisme. En effet, la seule chose qui différenciait ces deux Eglises était l'allégeance au pape pour les catholiques, l'allégeance au monarque britannique pour les anglicans. Pour le reste, il n'y avait pas grand chose de différent. Surtout, comme sa « cousine » catholique, l'Eglise anglicane avait une hiérarchie, avec ses évêques nommés par une autorité supérieure (la Couronne britannique), ce qui était pour les protestants un péché majeur et, selon eux, un facteur d'oppression religieuse.

Les colons américains étaient donc persuadés que la couronne britannique voulait ramener tous ses sujets sous la coupe de l'Eglise officielle. Cette impression était confirmée par le désir exprimé par les anglicans américains d'avoir leurs propres évêques. Nommés par Londres, ils étaient perçus par les protestants des colonies américaines comme une sorte de Cinquième colonne. La crainte d'une conjonction de la tyrannie politique et religieuse était centrale dans la pensée des protestants américains, notamment chez John Adams, pour qui l'introduction du catholicisme en Amérique représentait l'introduction de la loi féodale. Le papisme visait à soumettre la population à l'esclavage (sauf sans doute les Noirs, qui étaient *déjà* esclaves...), le papisme était la doctrine de l'obéissance aveugle qui ne pouvait conduire qu'à la destruction de la nation.

Il ne faut pourtant pas déduire que les pères fondateurs de la république américaine étaient des intégristes protestants. Ils étaient plutôt déistes dans le tradition des Lumières européennes, et particulièrement française. A ce titre, justement, ils étaient opposés à toute religion organisée. Ils pensaient,

³ La rage anti-catholique des rebelles américains s'atténua quelque peu lorsque la France – catholique – s'allia avec eux contre l'Angleterre. Dès lors on ne parla plus de législation interdisant le catholicisme. L'article VI de la Constitution des Etats-Unis stipule depuis 1789 qu'aucune condition d'appartenance religieuse n'est requise pour avoir un emploi public.

avec raison d'ailleurs, que les Eglises établies, catholique mais aussi protestantes, avaient rarement travaillé pour le bien-être de l'humanité, mais qu'elles avaient été les instruments des rois, aristocrates, oppresseurs du peuple. Ils tournaient en dérision la Sainte Trinité. Thomas Jefferson dénonçait les « religions factices » dans une lettre à John Adams et s'inquiétait des méfaits qu'un « papisme protestant » pouvait amener en Amérique. Les deux hommes partageaient l'idée que la religion parlait de la vie, pas de doctrine.

Benjamin Franklin écrivit à la fin de sa vie au président de Yale :

« Quant à mon opinion sur Jésus de Nazareth, que vous souhaitez particulièrement connaître, je pense que le système de morale et sa religion, tels qu'il nous les a transmis, sont les meilleurs que le monde ait jamais connus ou qu'il puisse connaître ; mais je pressens qu'ils ont connu différents changements corrupteurs, et j'ai (...) quelques doutes concernant sa divinité ; bien que ce soit une question sur laquelle je ne dogmatiserai pas, ne l'ayant jamais étudiée, et je pense qu'il est inutile de m'occuper de cela maintenant puisque l'opportunité viendra bientôt pour moi de connaître la vérité sans beaucoup de peine. »

Si les fondateurs des Etats-Unis d'Amérique étaient opposés à ce que le catholicisme puisse avoir un contrôle sur l'Etat, ils n'avaient pas d'objection de principe à ce qu'une religion soit choisie pour recevoir des subsides de l'Etat et bénéficie de sa protection en échange d'un certain degré de contrôle par le pouvoir.

Ainsi, la Virginie s'était établie sur la base de l'Eglise d'Angleterre ; le Massachusetts et d'autres Etats sur le congrégationalisme ; le Maryland, éphémèrement, s'était fondé sur l'Eglise de Rome. Certaines parmi les treize colonies américaines étaient fortement influencées par le presbytérianisme écossais, d'autres par le congrégationnisme issu des églises puritaines du XVII^e siècle ; les baptistes se développaient ailleurs ; les luthériens allemands commençaient à se faire entendre ici, les quakers là, sans parler des calvinistes hollandais.

Cependant, si les protestants dans leur ensemble ne voulaient pas voir s'établir le catholicisme comme religion d'Etat, chacune des obédiences protestantes voulait éviter que les autres le soient également. Autrement dit, chacun se méfiait de tous les autres. Aussi n'y eut-il pas beaucoup d'opposition lorsque des amendements à la Constitution interdirent au gouvernement fédéral d'établir une église officielle, ce qui n'empêcha pas les Etats, individuellement, de maintenir leurs traditions pré-

révolutionnaires. Aujourd'hui encore, en vertu du premier amendement, les Etats pourraient encore reconnaître une religion officielle, *en théorie*. En pratique ce ne serait pas envisageable dans la mesure où la population des Etats-Unis n'a désormais plus rien à voir avec celle, essentiellement anglo-saxonne, de la fin du XVIII^e siècle.

Le problème dans une alliance avec Dieu, c'est que si vous n'en respectez pas les termes, sa colère s'abattra sur vous.

Cela apparaît très clairement chez l'un des fondateurs de l'évangélisme américain, Jonathan Edwards (1703-58). Dans un de ses prêches⁴, il prévient ses ouailles qu'il ne fait pas bon être un incroyant (c'est-à-dire pas d'accord avec lui et avec son interprétation de la parole de Dieu) car celui-là est exposé à tout moment à la destruction. Le prêcheur donne une leçon terrifiante fondée sur les citations de l'Ancien Testament : il parle de la vengeance divine, du poids de l'indignité, de la puissance divine, de son omnipotence terrible, des tourments, de la souffrance, de la férocité du Tout-Puissant, des cadavres des hommes qui ont transgressé la loi divine, de l'horrible misère, etc. Rien à voir avec le christianisme version angélique genre aimez-vous les uns les autres, tendez l'autre joue et priorité aux humbles et aux deshérités.

Lorsque Jonathan Edwards fait référence à la Bible, ce n'est pas pour évoquer des faits passés ; c'est un avertissement pour ses contemporains. Les références permanentes à la Bible faites par les protestants américains sont destinées à illustrer le présent. La Bible est le document dans lequel on puise pour trouver des explications du présent.

Le paradoxe de l'histoire est que les héritiers de ceux qui accusaient l'Eglise catholique de vouloir réintroduire le « moyen âge » dans les colonies américaines sont ceux qui aujourd'hui développent le discours le plus obscurantiste. Des hommes comme le télévangéliste Pat Robertson et ses semblables se prennent pour des prophètes qui sont en ligne directe avec le bon Dieu et n'ont rien à envier aux chasseurs de sorcières.

Quand un fondamentaliste protestant comme Pat Robertson déclare que le féminisme « encourage les femmes à quitter leurs maris, à tuer leurs enfants, à pratiquer la magie, à détruire le capitalisme et à devenir lesbiennes », on ne peut pas s'étonner qu'il proclame, après la réélection de George Bush en 2004, que ce dernier « a la faveur du ciel ». Tout l'argumentaire servant à justifier la politique américaine, et en particulier sa politique internationale, est fondé sur des références religieuses. Le discours de Bush n'est pas fondamentalement différent de celui de ben Laden.

⁴ « Their foot shall slide in due time ».

On n'est plus dans un cas de figure où on peut parler de séparation de l'Eglise et de l'Etat, ni de mainmise de l'Etat sur les Eglises. Il s'agit d'une mainmise globale du religieux sur le politique. La problématique de l'intégrisme protestant américain est que ces gens-là sont convaincus d'avoir contracté une nouvelle « Alliance » avec Dieu, analogue à celle des anciens Juifs avec Yaveh.

Beaucoup plus que les catholiques, les protestants ont constitué une sorte de typologie fondée sur l'imitation de la Bible. Le peuple anglais est le « peuple élu » comme l'étaient anciennement les Hébreux. Le roi Henry VIII est le nouveau « Moïse » qui a libéré son peuple des « papistes », eux-mêmes assimilés aux « Cananéens ». Cette typologie a été reprise par les Américains dans leur lutte pour l'indépendance : il y a eu un transfert. Désormais, c'étaient eux le peuple élu, George Washington était le nouveau Moïse et les Anglais les Cananéens.

Aujourd'hui encore, beaucoup d'Américains se considèrent comme le peuple élu. La Bible n'est pas seulement un texte religieux fondateur d'une religion, c'est un document dans lequel on cherche les recettes pour régler les problèmes de la vie d'aujourd'hui. Alors que la plupart des catholiques lisent la Bible en la considérant d'un point de vue plutôt métaphorique, les évangélistes américains et la plupart des protestants y voient la réalité : *la Bible raconte la vie d'aujourd'hui*. C'est une approche absolument identique à celle des fundamentalistes musulmans avec le Coran.

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, si les croyants d'aujourd'hui, qu'ils soient ou non électeurs de George W. Bush, ne se soumettent pas à la volonté divine, les mêmes malheurs terribles survenus aux contrevenants dans les temps bibliques s'abattront aujourd'hui sur les pêcheurs. C'est Dieu qui édicte la loi et le peuple élu de Dieu – le peuple américain par l'intercession de son président – est chargé de la faire respecter.

Eric Vilain.